

Arslam HUMBARACI : **ALGERIE : UNE REVOLUTION MANQUEE.**
UN LIVRE MANQUE ? (1)

par Georges LABICA

Dès son titre l'ouvrage de M. HUMBARACI propose une thèse qui ne peut manquer de susciter l'intérêt, celle qui consiste à interpréter l'histoire de l'Algérie, depuis 1954 à nos jours, dans le cadre donc fort séduisant d'une « histoire immédiate » -, comme l'avortement d'un processus révolutionnaire.

Malheureusement la démonstration qu'il était légitime d'attendre eu égard à un tel dessein n'est pas faite. Et la déception est d'autant plus grande que le livre présente, au premier coup d'oeil, toutes les caractéristiques d'un travail sérieux : cartes, graphiques, statistiques, tableaux synoptiques, liste des sigles, bibliographies générale et par chapitre, Index.

On donne d'abord comme un fait qu'il y a une révolution algérienne, au même titre qu'il y a une révolution cubaine (p. xi), sans prendre la peine de nous dire en quoi elle consiste et quelle est sa nature. Or, n'est-ce pas ce à quoi s'attendraient les esprits les moins chatouilleux en un temp où le terme même de révolution fait l'objet de tant d'usages divers ? On n'analyse pas non plus, - mais peut-être laisse-t-on ce soin au lecteur ? -, les raisons qui permettraient de fonder le constat d'échec. Sont-elles attenantes à la structure économique ? A l'héritage colonial et à ses particularités ? A des facteurs d'ordre politique ? Aux hommes eux-mêmes ? A une certaine conjoncture internationale et à la pression impérialiste ? La recherche et l'invocation des causalités n'est-elle pas indispensable pour étayer le jugement ? Lorsque LENINE tire les leçons de 1905 et montre qu'il y a bien eu, d'une certaine manière, échec du mouvement révolutionnaire, il donne ouvertement le critère fondamental qu'il utilise, l'état du rapport de forces entre les classes antagonistes, à un moment donné de l'histoire russe. Et il procédera de même quand il parlera de la « faillite de la IIème Internationale », de telle sorte que, d'accord ou pas avec lui, l'interlocuteur n'aura cependant pas de doutes concernant les bases de la discussion à laquelle il est convié. Objectera-t-on que M. HUMBARACI, en tant que journaliste, ne peut nullement prétendre poursuivre les mêmes fins qu'un théoricien-praticien de la lutte, tel que LENINE ? Soit. Prenons alors l'exemple d'un autre journaliste, M. J. DUCORNOY qui entend, lui aussi, traiter d'une révolution manquée, celle d'Indonésie : n'a-t-il pas le souci, dans la série d'articles qu'il consacre à cette question (cf. *Le Monde*, du 1^{er} au 6/XII/67, *L'Indonésie ou le volcan en sommeil*), d'indiquer ses points de référence formes religieuses, paysannerie, armée, masses citadines etc. ?

Sans doute trouve-t-on, dans l'ouvrage de M. HUMBARACI, certaines indications ; mais que valent-elles ? Il voit dans le manque d'unité des leaders politiques une raison « fondamentale » de l'échec révolutionnaire

(1) Arslan HUMBARACI : *Algeria : a revolution that failed. A political history since 1954.* London, Pall Mall Press, A World Affairs Special, 1966, 308 p.

et il évoque la lutte de clans pour le pouvoir, après l'indépendance (p. 5). Cause ou effet ? La question n'est pas posée et la suite attestera que l'on n'entend pas quitter le plan de la psychologie, le plus souvent individuelle, pour rendre compte d'une situation. L'attitude des Algériens face à leur propre conscience nationale (p. 9) pouvait faire l'objet de considérations intéressantes, à condition de renoncer aux affirmations, couvertes de l'autorité de Gautier (p. 4), sur « le caractère des Berbères » (p. 112) et le bicéphalisme racial de l'Algérie auquel on revient si souvent.

L'ambition était cependant vaste, depuis le survol historique, qui se garde bien d'oublier le jugement d'Ibn KHALDOUN sur les destructions hilaliennes (p. 14-15), jusqu'aux perspectives proches et lointaines (Ch. XI) en passant par la lutte de libération et la politique nationale comme internationale des quatre premières années de l'indépendance. Mais cette ambition, même si on laisse de côté la thèse de la révolution manquée, contraste fortement avec la minceur des moyens chargés de l'assumer.

L'information est le plus souvent superficielle et rapide ; conversations privées et extraits de presse, sélectionnés au gré d'on ne sait quel caprice, tiennent lieu de documents, tandis que l'anecdote sombre parfois dans la plus franche vulgarité (p. 161). Ainsi voit-on la politique algérienne, jusqu'en juin 1965, ramenée aux péripéties de l'action d'un seul homme, Ben Bella, dont on a sommairement fait la psychologie, et le socialisme (« *empty words* », dit péremptoirement l'auteur, p. 110) abaissé aux manipulations d'un « trio » (p. 114, 118), qui comprendra éventuellement quatre personnes (p. 115), à l'instar des fameux mousquetaires. C'est aussi un autre trio, de quatre ou cinq personnes cette fois, qui définira le pouvoir postérieur au 19 juin (Ch. X).

Il y a plus inquiétant encore, lorsque M. HUMBARACI, abandonnant le terrain de ses propres sources, entreprend de formuler des jugements de portée générale, révélateurs de ses orientations. On aboutit alors au portrait-charge, peu soucieux de vraisemblance historique. C'est ainsi qu'au chapitre qu'il consacre aux « occasions perdues » (Ch. 7), il dresse un véritable réquisitoire contre l'Algérie : celle-ci ne se serait pas seulement rendue coupable d'ingratitude vis à vis des pays, le Maroc et la Tunisie, qui lui avaient apporté une aide, jugée décisive, durant sa guerre de libération, elle aurait, en outre, l'entière responsabilité et de l'échec du Grand Maghrib et des conflits territoriaux qui l'opposèrent à ses voisins, après l'indépendance. Imputables à l'Algérie encore les mésaventures de ses relations avec le Moyen-Orient, de même que les difficultés et les reculs des luttes en Afrique ! Les Algériens connaissaient-ils quelque chose aux problèmes africains ? N'entendaient-ils pas s'arroger le leadership d'un continent qui n'avait pas de leçons à prendre d'eux et ne leur devait rien (2) ?

(2) Il va de soi qu'on ne reproche pas ici à M. Humbaraci de n'avoir pas fait l'apologie de la politique algérienne, mais bien de se signaler par les lacunes de son exposition, le fait en particulier que les pays de l'ancienne Afrique française doivent leur indépendance autant au moins à la guerre de libération algérienne qu'aux propos de la politique gaulliste, pourtant, seule, mise en avant.

Le mouvement ouvrier n'est guère épargné non plus ; aux platitudes anti-communistes, complaisamment reproduites (p. 170 sq), l'auteur ajoute des extraits d'un « rapport français confidentiel » (177, aussi 181), dont on ne sait d'où il le tient - qui, ici encore, remplace la nécessaire analyse. Il n'est pas jusqu'au « conflit » entre le Che et Castro et la « mystérieuse » disparition du premier qui ne fasse l'objet d'une note savoureuse (p. 125).

Aurions-nous affaire à un pamphlet ? Non pas, car ce genre serait en l'occurrence, privé de la tonicité qui fait sa valeur. La malveillance est, au contraire, assez savamment mêlée, ça et là, d'appréciations peu discutables, en particulier sur les intérêts français en Algérie et le néo-colonialisme (3), lesquels contribuent, il faut bien le dire, moins à dissiper la confusion qu'à l'entretenir (4).

Si l'on ajoute enfin que le caractère journalistique de l'ouvrage n'est pas mis en question, dans le cadre de cette note de lecture (5), puisqu'on doit à certains grands journalistes actuels de remarquables travaux, on se trouve nécessairement amené à s'interroger sur les intentions de l'auteur. Qu'a-t-il voulu faire ? Au mieux, tenter de justifier ses propres impressions algériennes ; au pire, servir une cause qui n'est pas celle de l'information objective : on n'en disputera pas. Aussi bien ce qu'il n'a pas fait, et qui reste à faire, une fois le livre refermé, est-il clair, l'étude d'une période, pleine encore de bruit et de fureur qui est peut-être celle d'une révolution manquée, mais pourquoi ? ou peut-être celle d'une révolution à la recherche de ses propres assises, mais comment ? Et si les données d'une telle tâche ne sont pas toutes déjà là, étalées sous nos yeux, dans l'histoire en train de se faire, à tout le moins pouvons-nous, sans vain scandale, commencer à les réunir.

Janvier 1963.

(3) cf. Ch. IX ; cf. aussi quelques justes notations dans le Ch. IV consacré à l'été 62 (*A summer of shame*), et passim.

(4) Signalons encore quelques oublis, tel celui du nom d'Amirouche, dans la liste des chefs de Wilayas (p. 39-40) ; des graphies fantaisistes : Chalian (p. 110, 127, 297) pour Chaliand, Bourgeaud pour Borgeaud (p. 117), Sallot et Manarancha (p. 172) ou Belchouet (p. 230) ; les statistiques de l'Appendice III (p. 277 sq) n'ont pas grande valeur : elles sont empruntées à des périodes différentes les unes des autres et ne donnent pas lieu à des tableaux comparatifs.

(5) On mettra en question, par contre, l'attitude de l'auteur qui, tout en prétendant se limiter à ses propres notes et observations (cf. ; Préface et p. 296), laisse cependant croire à un dessein plus vaste, en donnant notamment une bibliographie qu'il n'a que peu utilisée.